

Phoques : la banquise est pleine

Brigitte Bardot — qui d'autre ? — a déjà dit que le phoque du Groenland était une espèce menacée. Elle l'a même affirmé de nouveau récemment. C'était faux à l'époque et, aujourd'hui, c'est carrément ridicule !

par Normand Grondin



Photo Francine Saint-Laurent

De mémoire d'homme, on n'a jamais vu autant de phoques. Des côtes de Terre-Neuve à Montréal, il y en a maintenant cinq millions. C'est deux millions de plus qu'en 1990, trois de plus qu'en 1970 ! Et ils sont partout : on en a retrouvé coincés au fond des cages à homard, embourbés dans les filets des pêcheurs, batifolant dans les ports, les marinas et les écluses, et même endormis dans les rues de St. John's !

« L'an passé, il y avait bien six troupeaux de plusieurs dizaines de milliers de bêtes dans le golfe du Saint-Laurent, entre les Escoumins et Trois-Pistoles », dit Igorie Otis, qui chasse ce mammifère depuis 1935, mais n'avait jamais observé pareille abondance. « Ils étaient tellement nombreux, poursuit-il, qu'il n'y avait pas de place pour tous les animaux sur les glaces. » « C'est probablement le plus gros troupeau qu'on ait vu depuis au moins... deux siècles ! » constate Michaël Hammil, chercheur biologiste à l'Institut Maurice-Lamontagne. C'est-à-dire depuis qu'on a

commencé à pratiquer la chasse commerciale de cette espèce.

En fait, non seulement le troupeau prend de l'expansion, mais rien n'indique qu'il va cesser de le faire dans un avenir immédiat. Bien au contraire : à une croissance moyenne de 5 %, il devrait plutôt augmenter de 250 000 têtes et plus par année !

« Il est possible qu'on soit à la veille d'un effondrement naturel des stocks de phoques, mais on ne peut pas encore le démontrer clairement », dit Jean-Claude Brêthes, membre du Conseil pour la conservation des ressources halieutiques. De son côté, Pierre-Yves Daoust, professeur au Collège vétérinaire Atlantic University de l'Île-du-Prince-Édouard, estime que, mis à part quelques animaux en moins bonne condition, « la majorité des phoques qui fréquentent nos côtes ont l'air "pétant" de santé ».

Il est donc impossible de prévoir quand va s'arrêter la longue marche des phoques. Ce qui fait dire à Jean-Claude Brêthes que l'arrêt de la chasse aux blanchons « n'était

Les chasseurs :
ils n'ont jamais vu
autant de phoques.

peut-être pas tant un geste écologique qu'un geste politique avec lequel il faut maintenant apprendre à vivre ».

« Si une épidémie frappait les phoques, ça ne ferait pleurer personne dans nos chaumières », constate Gabrielle Landry, présidente de la Fédération des pêcheurs semi-hauturiers du Québec.

Pour les pêcheurs de l'est du pays, les phoques du Groenland, de loin les plus nombreux dans nos eaux, ainsi que leurs cousins, les phoques gris, communs et à capuchon, ne sont rien de moins qu'une nuisance. Maintenant que les bancs de poissons ont été décimés, que les bateaux sont en cale sèche et que les hommes se tournent les pouces, tous les regards se portent vers ces mal-aimés que l'on accuse de se goinfrer des dernières morues de l'Atlantique. Les phoques mangent trop, dit-on, et ils seraient en train d'arracher le pain de la bouche à une industrie qui est déjà au bord de l'inanition.

Gloutons, les phoques ?

Un phoque du Groenland adulte pèse entre 80 et 150 kilos (les phoques gris atteignent parfois 300 kilos), peut vivre une quarantaine d'année et a besoin de consommer environ 3 % de sa masse corporelle par jour pour survivre. Donc de 3 à 10 kilos de poissons, de crustacés ou de toute denrée qui rencontrera ses puissantes mâchoires durant ses plongées.

« Quand les phoques ont faim, ils peuvent bouffer n'importe quoi, dit Antoine Poirier, de l'Association des chasseurs de phoques des Îles-de-la-Madeleine. Tu peux jeter une boîte de conserve à l'eau et ils vont l'avaler tout rond ! »

En principe, le régime alimentaire des phoques du Groenland est surtout constitué de capelans et, marginalement, d'autres espèces de poissons. Notamment de morues, qui représentent, selon une étude que Michaël Hammil a réalisée avec deux autres chercheurs de Terre-Neuve, à peine 2 % du régime de la bête. Par contre, chez les phoques gris, ce taux peut atteindre 10 %.

Toujours selon l'étude, le troupeau actuel ingurgiterait autour de 7,5 millions de tonnes métriques de poissons par année, dont 140 000 tonnes de morues de l'Atlantique. Ce qui semble bien peu, comparé aux millions de tonnes ramassées par les filets pendant des dizaines d'années.

Mais voilà, le menu des phoques du Groenland est surtout composé de jeunes morues de 10 à 20 cm de long, pesant environ un quart de kilo. Si on fait le total, 140 000 tonnes métriques de petites morues, ça représente tout de même plus

d'un demi-milliard de sujets juvéniles !

Cependant, les trois chercheurs disent qu'il faut être prudent et jugent que leurs données ne permettent toujours pas d'affirmer que le phoque est devenu une des causes majeures de mortalité chez les jeunes morues. Michaël Hammil rappelle qu'il est possible que les changements dans la température de l'eau soient à l'origine d'une baisse de la reproduction chez les morues. D'autres prédateurs, comme l'aiguillat commun, un petit requin qui rôde maintenant en grand nombre dans nos eaux et grand amateur de morues, pourraient également avoir leur part de responsabilité.

Mais les pêcheurs, eux, n'ont pas toutes ces réserves. Pour une industrie au bord de la catastrophe, cinq millions de phoques, c'est trop. « Que le phoque mange du capelan, du hareng, du homard ou de la morue, ça n'a pas d'importance, pense Gabrielle Landry. D'une façon ou d'une autre, il en mange et on est tous en concurrence pour la même ressource. »

Il n'y a pratiquement plus de poissons dans un rayon de 10 km de l'île du Corps-Mort, un secteur situé à l'ouest des îles de la Madeleine où il y a toujours eu beaucoup de flétan, de morue et de plie, a constaté Ghislain Cyr, pêcheur et ancien président de l'Association des chasseurs de phoques des Îles. « Les phoques gris ont vidé la place. Il y en a tellement qu'ils viennent au bout de notre ligne chercher les rares poissons qu'on parvient à capturer ! Et après ça, on dit qu'ils n'ont pas d'impact sur les bancs de poissons... »

Bien sûr, personne n'accuse les phoques d'avoir provoqué la chute des stocks de poissons. Tout le monde reconnaît que la surpêche a causé la situation actuelle. Mais maintenant que les filets sont bien sagement rangés dans les hangars, comment expliquer que, l'an dernier, Pêches et Océans Canada a encore observé une baisse des stocks de morues ?

Durant les dernières audiences publiques sur les quotas de pêche (l'automne dernier), Jean-Claude Brêthes a remarqué que plusieurs pêcheurs sont venus dire tout haut ce que d'autres se contentaient auparavant de penser tout bas : « Pour eux, la seule façon de régler le problème, c'est de faire un massacre de phoques ! »

Un abattage massif de bêtes ? Tuer des centaines de milliers de phoques à coups de gourdin ou à la carabine devant les caméras du monde entier ? Aussi bien se jeter en bas de la banquise tout de suite, admettent ceux qui se sont frottés aux groupes environnementalistes durant les an-

Une huile miracle contre les maladies cardiovasculaires ?

L'oméga 3, un composé que l'on retrouve dans le gras de phoque, pourrait peut-être, un jour, devenir le sous-produit miracle que cherche désespérément l'industrie de la chasse aux phoques pour se sortir de sa léthargie.

L'oméga 3 est un acide gras insaturé que l'on extrait habituellement des graisses de poissons marins. Mais on en retrouve également de grandes quantités et en concentration plus forte chez les mammifères prédateurs de ces poissons. Ce produit a déjà fait l'objet de plusieurs recherches qui ont démontré qu'il favorisait la réduction des maladies cardiaques. On a observé, par exemple, que les Inuits, de gros consommateurs de poissons marins et de chair de phoque, n'ont pratiquement jamais de problèmes cardiaques.

Actuellement, l'oméga 3 est uniquement offert sur le marché sous forme d'huile de poisson. On en prescrit surtout en Europe et aux États-Unis. Cependant, son coût est élevé parce qu'il est difficile d'extraire la graisse de la chair d'un poisson sans rendre celui-ci impropre à la consommation. Tandis que le phoque est couvert d'une sorte de manteau de gras, ce qui permet de récupérer aisément jusqu'à 20 kilos de graisse par carcasse, explique le médecin toxicologue Eric Dewally, qui effectue une recherche sur l'utilisation médicale de l'huile de phoque.

Or, il est possible de transformer en huile jusqu'à 95 % de la graisse d'un animal. Et comme un litre d'huile de

nées 70 et 80. « Brigitte Bardot ferait de nous une seule bouchée », croit l'un d'eux, qui préfère qu'on ne cite pas son nom.

Même si on était prêt à le faire — et, pour le gouvernement, il n'en est pas question —, précise Jean-Eude Haché, spécialiste de la gestion des stocks à Pêches et Océans Canada, on se buterait à plusieurs obstacles. Selon lui, nous n'avons ni l'équipement, ni les bateaux, ni un nombre suffisant de chasseurs pour une opération de cette envergure. Et encore moins la volonté... « Qu'est-ce qu'on ferait ensuite avec les carcasses ? On les laisserait sur la banquise en attendant qu'elles se retrouvent en manchette dans tous les médias du monde ? Je suis certain que personne n'est intéressé par ce genre de publicité. »

De leur côté, les pêcheurs de poissons de



poisson coûte environ 150 dollars, le médecin a évalué qu'une seule bête pourrait fournir l'équivalent de 3 000 dollars d'huile ! « C'est une énorme valeur ajoutée si on compare ce prix à celui que les chasseurs obtiennent aujourd'hui pour une peau de phoque, soit de 10 à 20 dollars. »

Eric Dewally travaille avec Bruce Holub, un biochimiste de l'Université Guelph, en Ontario. Après avoir réussi à raffiner les graisses puis à les débarrasser des produits toxiques qu'elles pouvaient contenir (le phoque se trouve tout en haut de la chaîne alimentaire), ils en sont maintenant à l'étape de la production de gélules et, bientôt, à celle des tests en milieu hospitalier. Éventuellement, les deux chercheurs espèrent attirer l'attention d'une grande compagnie pharmaceutique, sans laquelle le succès du produit est loin d'être assuré.

Mais ce ne sera pas facile, admet-il.

Surtout que les préjugés du public — mais également ceux des milieux scientifiques — sur les recherches impliquant les mammifères marins sont encore tenaces. D'ailleurs, aux États-Unis, le moratoire sur ces animaux aurait rendu les Américains très intransigeants sur cette question, voire paranoïaques. « J'ai assisté à un congrès au Groenland où l'on offrait aux participants un petit sac en peau de phoque, se rappelle-t-il. À la fin de l'événement, il n'y a pas un seul Américain qui l'a rapporté chez lui ! »

Curieusement, c'est dans un dépotoir des Îles-de-la-Madeleine, devant un tas de graisses de phoques jetées là par les chasseurs, qu'Eric Dewally a repêché son idée. Un ami lui avait alors demandé, à brûle-pourpoint, s'il était possible d'en faire quelque chose... La suite pourrait démontrer, encore une fois, que le recyclage des poubelles est une activité payante !

hauts-fonds et les chasseurs de phoques prétendent que le gouvernement s'est trop longtemps traîné les pieds. « Dès l'annonce du moratoire sur la chasse aux blanchons (en 1984), dit Gabrielle Landry, on a commencé à chialer et à s'interroger sur ce qu'on allait faire avec le troupeau de phoques. Mais le dossier n'a jamais bougé. »

Le gouvernement fédéral a finalement décidé, en décembre dernier, de hausser les quotas de chasse pour l'est du pays de 186 000 à 250 000 bêtes (seulement des animaux adultes puisque la chasse aux blanchons est toujours interdite). Ce qui en a fait sourire plusieurs : en effet, à quoi bon hausser de 30 % les quotas alors qu'il ne s'est pas pris plus de 60 000 bêtes par année depuis au moins 10 ans ! Tout simplement parce qu'actuellement le marché

de la viande et celui de la fourrure de phoque sont complètement bouchés.

Rien d'étonnant à cela : les Européens sont encore frappés du syndrome du chasseur de blanchons aux mains rouges, l'industrie canadienne de la fourrure est chambranlante et, malgré les tentatives de séduire les marchés japonais et chinois, les asiatiques n'ont toujours pas mordu dans le steak de phoque qu'on leur a passé sous le nez !

Et puis, se plaignent les chasseurs, chaque fois qu'une porte s'entrouvre sur un marché étranger, un groupe de défense des animaux vient la claquer devant eux. « Les gouvernements n'ont pas le courage politique qu'il faut pour nous soutenir sur la scène internationale », constate Ghislain Cyr.

LES DÉBROUILLARDS

Le magazine drôlement scientifique
des 9 à 14 ans

vous propose en mars :

Dans la peau des robots

Imaginez un instant que vous êtes un robot. De quoi avez-vous l'air ? D'un gros bras de 400 kilos ? d'une sorte de grosse araignée de plus de 700 kilos ? d'une minuscule véhicule prêt à se faufiler dans un gros intestin ? Une chose est sûre : vous n'êtes pas très futés. Du moins, pas encore... Dans un dossier consacré à la robotique et à l'intelligence artificielle, le journaliste Claude D'Astous invite les jeunes à découvrir ce monde fascinant.

Ils plongent dans l'espace !

Les *Débrouillards* a rencontré des jeunes qui adorent... plonger dans l'espace ! Ils sont membres du club *Sciences au futur* (SAF) de l'école secondaire de Yaudreuil. Parmi leurs activités : de la plongée sous-marine en piscine.

La cigarette : un piège fumant

La plupart des jeunes le savent : la cigarette crée une dépendance. Mais savent-ils que cette dépendance est plus forte que celle engendrée par la cocaïne ou l'héroïne ? Nous faisons le point sur la question.

Il hurle avec les loups

Pierre Vaillancourt suit les loups à la trace. Et ils communiquent avec lui.

Philippe Gros, biochimiste

Une entrevue avec ce jeune chercheur, premier récipiendaire de la prestigieuse Bourse d'excellence Michael Smith.

L'index de l'année 1995

Des BD scientifiques

En plus :

Des expériences amusantes à faire à la maison, des concours, des jeux, la rubrique des correspondants... 52 pages de découvertes !



Les *Débrouillards* est en vente dans tous les dépanneurs des chaînes *Proprio* et *Provi-Soir* ainsi que dans les bonnes librairies, au prix de 2,95 \$.

Pour s'abonner (1 an, 10 numéros : 28,43 \$), s'adresser à :

Magazine Les Débrouillards

25, boul. Taschereau, bureau 201

Greenfield Park (Québec) J4V 3P1

Commande téléphonique (carte de crédit indispensable) : (514) 875-4444/1-800-667-4444



Pourtant, la chasse aux phoques pourrait représenter bien plus qu'un revenu d'appoint pour beaucoup de chômeurs, pense Antoine Poirier. Peut-être même la survie de quelques villages. « L'an dernier, l'Association a reçu une commande de 5 000 peaux. Le problème, c'est qu'on n'avait pas de tannerie, pas d'entrepôt et pas de courtier pour finaliser le contrat. Tout ce qu'on avait, c'étaient des chasseurs et de la volonté ! »

On aimerait également commercialiser la viande de phoque, qu'on dit riche en protéine et en vitamine (on la transforme déjà en nourriture pour chiens et chats). Sauf qu'entre la mer et l'assiette des citadins, le chemin semble long et ardu. Présentement, on en consomme à peu près uniquement là où on chasse l'animal.

Robert Beauchemin, critique gastronomique pour l'hebdomadaire montréalais *Voix*, a déjà goûté à de la chair de phoque dans le cadre d'un repas auquel étaient conviés plusieurs critiques et de grands chefs français. Robert Beauchemin qualifie la viande, de couleur foncée, presque noire, de « légèrement caoutchouteuse avec un goût relativement prononcé de foie » et il estime que le plat est « pittoresque ». Le chef Paul Bocuse, un des invités, l'aurait, lui, qualifié « d'intéressant », sans plus.

Le problème reste donc entier : qu'est-ce qu'on fait avec nos cinq millions (et plus) de phoques ?

D'excellents nageurs

Le phoque du Groenland est l'un des plus petits phoques de l'est du Canada. Les adultes mesurent, en moyenne, moins de 2 mètres et pèsent, au plus, 180 kilos. En comparaison, les phoques gris atteignent 3 mètres et 250 kilos.

Superbes nageurs, les loups marins — comme les gens de la côte ont l'habitude de les surnommer — peuvent plonger jusqu'à 150 et parfois 250 mètres de profondeur et rester sous l'eau pendant plus de 15 minutes ! Ils sont également réputés pour leur très longue migration annuelle, qui les conduit des côtes occidentales du Groenland jusque dans le golfe du Saint-Laurent.

Les jeunes phoques — les désormais célèbres blanchons — naissent vers la fin de l'hiver. Ils sont alors couverts d'un long duvet blanc qu'ils perdront de deux à trois semaines plus tard. À cet âge, ils ont également de grands yeux bleu-gris qui deviendront bientôt brun foncé. Mammifère très précoce, le phoque du Groenland est sevré dès l'âge de deux semaines. Mais durant cette courte période d'allaitement, en raison de la richesse exceptionnelle du lait maternel, le poids du nouveau-né bondit de 5 à 40 kilos !

On chasse les phoques du Groenland depuis 1750, surtout dans la région de Terre-Neuve. Jusqu'au milieu des années 40, les jeunes représentaient 90 % des captures, puis 60 % au début des années 70. Aujourd'hui, la chasse aux blanchons est interdite.

Entre 1940 et 1960, la moyenne des captures annuelles était de 230 000 têtes. Puis, au début des années 60, la chasse (310 000 captures en 1961) a fait diminuer considérablement le troupeau, qui est passé de 3 millions de têtes à moins de 1,5 million. Les écologistes ont alors sonné l'alarme, et le gouvernement a fixé les quotas à 150 000 têtes. Puis, l'industrie de la chasse aux phoques a lentement périclité.

Les plus grandes chasses aux phoques se sont déroulées entre 1820 et 1860. En 1831, 10 000 hommes et 300 navires battant pavillon canadien, écossais et norvégien capturèrent 687 000 bêtes.



Les blanchons : si on ne les chasse plus, c'est qu'il n'y a pas de marché.

En développant de nouveaux marchés, pense Antoine Poirier, on ferait d'une pierre deux coups : on donnerait un coup de pouce aux économies locales et, en même temps, un répit aux stocks de poissons. On ne veut pas chasser le phoque parce que c'est un prédateur, précise-t-il, mais parce qu'il y en a en quantité et qu'il pourrait alimenter une industrie rentable. Même chose pour le blanchon, ajoute-t-il avec une pointe de défi : « Si on ne le chasse pas aujourd'hui, ce n'est pas parce qu'il est *cute*, mais parce qu'il n'y a pas de marché ! »

Michaël Hammil, lui, rappelle qu'on est loin d'être certain qu'en soumettant le troupeau à un régime minceur, on va permettre aux stocks de morues de se reconstituer. « Qui sait, si on élimine les phoques, ce sont peut-être les oiseaux marins — et pas les pêcheurs — qui viendront ensuite prélever les petites morues ? »

Mais, pour Antoine Poirier, on a déjà trop attendu. « Regardez le résultat : aujourd'hui le phoque n'est sûrement pas une espèce en voie d'extinction, tandis que les pêcheurs, eux, disparaissent les uns après les autres. » ●